

KNOKKE - LE ZOUTE - ALBERT PLAGE
KNOKKE - HET ZOUTE - ALBERT STRAND

CASINO COMMUNAL
GEMEENTELIJK CASINO

XX^e FESTIVAL BELGE D'ETE
XX^e BELGISCH ZOMERFESTIVAL

DOROTHEA TANNING

juin - juillet - août 1967
juni - juli - augustus 1967

UITGEVER - ANDRE DE RACHE - EDITEUR



DOROTHEA TANNING ET LES ENFANTS DE LA NUIT

PAR
PATRICK WALDBERG

Oréade, orchidée, orgue et orage, ainsi que Jean Arp l'a si bien vue, Dorothea Tanning, en 1942, s'est mise à scintiller dans notre ciel comme une nova échappée fuyant sa nébuleuse. Il est constant que la date de naissance d'un peintre n'est pas celle qu'enregistre l'état civil, mais plutôt le moment lumineux, auroral, où il appose sa signature sur l'œuvre qui doit sceller son destin. En vertu de cette loi, Tanning naquit en 1942, à l'instant où elle acheva de peindre *Birthday*. Cet autoportrait ensorcelé, d'une ressemblance insigne, où s'entrecroisent magie, mystère et violence, apparaît comme un seuil qui sépare le passé déjà entré dans la nuit et le futur dont ce tableau marque le départ initiatique.

Dressée devant nous, belle — de la beauté hagarde qui est le propre des héroïnes d'Emily Brontë —, la jeune femme aux pieds nus, aux longs cheveux tombant en boucles sur le dos, regarde au loin, figée dans une expression d'attente qui oscille entre le charme hyp-

notique et la crainte. La main gauche tendue en arrière, crispée sur le bouton d'une porte, l'autre retenant au niveau de la taille une jupe à plis mouvants cernée d'une fascine de ronces, elle se tient en suspens, aux aguets, telle une biche qu'alarme et tend soudain quelque crissement. Un corsage à la Fontanges, avec les manches bouffantes pékinées ivoire et émeraude et serrées au poignet d'une dentelle, s'échancre assez largement pour offrir aux regards la poitrine nue, dans toute la fraîcheur de sa vénusté triomphante. Au sol, au premier plan, sur les lames du parquet dont les parallèles régulières évoquent aussi le pont d'un navire, s'agrippe et tressaille un monstrillon à la Jérôme Bosch, de la taille d'un gros chat, avec un corps velu et rêche, des ailes d'oiseau de proie et une tête de vampire. De ses yeux ronds aux pupilles de phosphore, l'hybride semble fixer au loin le même objet que la jeune femme et ressentir, comme elle, la fascination et la peur.

Très rare tableau sur la terre, pour reprendre le mot de Picabia, *Birthday* possède la double résonance de vérité et de songe, de raffinement et de sauvagerie qui confère aux œuvres poétiquement habitées leur pouvoir apparitionnel. La perfection académique, au sens où l'entendaient les Carrache, y est acquise, au point que si Tanning ne nous avait laissé que cette peinture, elle eût pris rang parmi les maîtres. Mais c'est encore la dramatisation du portrait, à travers la mise en place et le décor, qui nous attire et nous retient avec le plus de force, car nous reconnaissons là, comme une rivière qui rejaillit plus belle encore d'avoir été longtemps souterraine, les eaux oniro-pompes du romantisme noir.

La provocante ostentation sensuelle des seins nus et l'état pré-extatique où se tient en arrêt le modèle placent ce tableau sous le signe du désir : offrande, appel, abîme. Mais il y a les interdits du monde qui contrarient cet élan, de même que le luxe fastueux du vêtement de Cour s'oppose à la farouche et native beauté des ronces de la jupe. La bête mythique qui bat des ailes et gronde aux pieds de la belle, va-t-elle pouvoir

prendre son vol ? Palpitante, les pieds touchant à peine le sol, vulnérable et inquiète cependant, la jeune femme s'apprête à bondir, vers quelle épreuve, quelle joie, quel gouffre ? Et qui nous dira le secret des mille portes ?

Celle que retient la main anxieuse émergeant d'une écume de dentelle de Bruges ouvre à demi sur un espace nu au-delà duquel s'ouvre une autre porte qui en laisse entrevoir une autre, puis une autre, et ainsi de suite, jusqu'à perte de vue. La maison paraît vide, mais peut-être n'est-ce là qu'un leurre et qui sait ce qui se tapit à droite et à gauche, là où le regard n'a pas accès ? Que peut symboliser cet inquiétant labyrinthe, cette enfilade en entonnoir où l'on se sent happé, d'où l'on ne revient plus, sinon la route initiatique, marquée à chaque étape par un seuil qu'il faut encore franchir afin d'accéder à un autre, puis encore un autre palier de connaissance ?

La famille de Tanning était originaire de Suède, pays des longs hivers où la nuit est parfois curieusement peuplée. Les enfants y voyagent à travers les airs sur des oies géantes et il n'est pas rare que les gens de la campagne y croisent à la tombée du soir la Charrette Fantôme. La disposition au féérique qu'elle tient de ses ancêtres n'a pu que se fortifier avec l'éducation anglo-saxonne, ouverte plus que d'autres à l'imaginaire et qui touche, par l'Ecosse et l'Irlande, aux lointains enchantements. S'il me fallait assigner au déclenchement de l'inspiration poétique de Tanning un moment-clé, je désignerais la lecture, qu'elle fit très jeune, du *Château d'Otrante* d'Horace Walpole, que l'on peut sans paradoxe considérer comme marquant la première intervention, en littérature, du merveilleux surréaliste. A propos de ce chef-d'œuvre, publié en 1764, et qui donna naissance à une prestigieuse lignée, Paul Eluard notait ceci : « Apparition, pour la première fois, de l'objet comme héros, apparition de l'image concrète, totale. » Quoi de plus *hantant*, en effet, dès les premières pages de ce livre, que la découverte de l'enfant écrasé, à demi enseveli sous un heaume géant, *cent fois plus*

grand qu'aucun casque fait pour un être humain et couvert d'une quantité proportionnée de plumes noires : vision qui se prolonge et persiste pendant tout le récit tandis qu'alentour, dans une rumeur fiévreuse et fatale, s'enchaînent les jeux de l'amour et de la mort. *Le Château d'Otrante*, dit encore Eluard, est un *drame plastique*, et ce livre lui inspire des paroles qui pourraient à leur tour servir de clé pour l'œuvre de Tanning : « Seuls immortels, écrit Eluard, les désirs vont leur chemin, malgré d'extraordinaires obstacles, malgré les rideaux du sang et les miroirs vides, la nature exclue, l'existence approximative, la vue inutile, les ancêtres vomis par l'Enfer, malgré la peur, l'héroïsme, la férocité, malgré le marbre des tombeaux et des squelettes, les désirs, sans cesse au fil de la mort, cherchent à briser avec l'imaginaire. »

La conflagration du désir et de la nécessité, prodigieux soulèvement dont le geyser crève la surface des eaux dormantes, est au cœur même de chaque œuvre de Tanning, où s'éveillent, pour exulter ou gémir, les enfants d'Oneiros et d'Hypnos. Domaine en perpétuelle métamorphose, où le Roman noir déploie ses ogives ruinées, ses citadelles à créneaux et les chevelures électriques de spectres délicieux et terribles. Très explicitement, le titre d'un tableau nous annonce : *A Mrs Radcliffe called to-day*, et nous voici aussitôt transportés dans les palais somnambuliques et les forêts diaphanes des Mystères d'Udolphe. Les arcs gothiques réapparaissent dans telles œuvres voisines où, à l'ombre des hautes voussures, l'on voit voler un ange indubitablement femelle, dont le corps de succube apparaît sous les ailes d'un manteau de flammes et de vent. C'est là le monde où les instants se mesmérisent : miroirs magiques qui renvoient l'image de ce qui est secrètement chéri, nonnes sanglantes et belles émergeant des couloirs de ténèbres, souterrains infinis à trésors enfouis sous les dalles, chambres secrètes où meurt l'écho de furtives extases et de profonds sanglots. Tout ce va-et-vient de paniques sensuelles, de voluptés poi-

gnardées, d'émotions moribondes, de cris d'amour ou de détresse fusant en vocalises, trouve sa plus juste équivalence dans les récits aimantés de Tanning, soumis au double signe du soupir et de la foudre.

Ainsi, dès le premier seuil qu'elle nous invite à franchir, Tanning nous introduit dans les dédales du romantisme flamboyant où les puissances de l'inconscient et du rêve submergent de leurs remous la grise ordonnance du raisonnable et du licite. Voies détournées, parfois tortueuses mais parées de tentures vivantes, de bijoux sang et larmes, où les sens et le sexe se coalisent et rusent contre la tyrannie du surmoi. Au delà des portes, faut-il s'étonner de voir surgir les serrures ? Elles se manifestaient déjà dans le tableau qui évoque le passage d'Anne Radcliffe. Leur forme assume les travestis les plus changeants : une basilique, un gland de passementerie, ou encore, vue de dos, une tête de fille aux cheveux noués et tombants. Serrures vers quoi se tend la main de *Fatala*, à travers la porte du Grand Livre : quelle Clé, redoutable et attendue, viendra épouser vos insidieux contours ?

Les petites filles qui courent, trépignent et se pâment aux points les plus divers de l'œuvre de Tanning méritent une attention particulière. Incarnation de ses démons intimes ou bien rappel d'émerveillements lointains, leur troublant cortège n'a pas d'équivalent dans l'histoire de l'art. *Jeux d'Enfants* : les lutines, avec une fureur de mustang rebelle, arrachent la peau d'un mur, mettant à découvert, l'une un ventre nu, l'autre une croupe de cheval dont la queue se noue à ses cheveux, tandis qu'on aperçoit, à terre, les jambes d'une complice que l'on devine évanouie (peur ou joie?). *Eine kleine Nachtmusik* : le tournesol, emblème de l'éblouissement, étale au haut des marches sa fleur géante exfoliée sous le regard d'une enfant que cette vue galvanise et dont la chevelure se dresse droit au-dessus de sa tête, comme par le fait d'une horripilation. Adossée à une porte, non loin, dans le même couloir, une autre petite fille, les yeux fermés, semble reprendre souffle

après quelque émotion insoutenable. *Palaestra* : elles sont six cette fois, juchées l'une sur l'autre ou flottant mollement en l'air, dans une longue pièce aux murs pourpres. Elles sont vêtues de robes fin de siècle bleues et roses, sauf la dernière perchée qui est nue et joint les mains en prière. Chevelures d'ange Renaissance, longues tresses ou chignon haut : comme dans le tableau précédemment décrit, l'une d'elles a les cheveux dressés comme si quelque aimant les tirait vers le haut. Bottines et escarpins, bas rouges, bleu marine ou bleu clair, frou-frous de plis entremêlés, frôlements, ébauches d'étreintes : la pyramide enfantine semble se détacher d'un grand drap de lit bleu qui s'envole, avec ses oreillers aux creux encore chauds. A l'arrière-plan, fantômatique, on aperçoit la silhouette d'une maîtresse en chapeau qui brandit un fouet.

Le cycle magique des petites filles, à quoi l'on peut rattacher *Intérieur avec de la joie subite*, *Un Dimanche après-midi*, *La Chambre d'Amis* et un certain nombre d'autres œuvres même parmi les plus récentes, m'est toujours apparu comme la plus bouleversante représentation de l'onirisme en peinture. Nous nous éloignons du Roman gothique et de ses fabulations pour retrouver la vérité sensible, car ces images, avec leurs évidences cinglantes qu'estompent souvent de larges pans d'énigme, Tanning les a tirées de son expérience intérieure. Le rêve, la vie émotive et la mémoire sensorielle s'épousent ici pour donner lieu à une extraordinaire reconstitution d'états paroxystiques, qui sont le propre des poussées pubertaires mais dont les ondes, chez ceux qui ont maintenu le lien avec l'enfance, se propagent très avant dans la vie. Avec un art aussi savant que subtil, Tanning nous apporte ce qui, je pense, n'avait jamais été montré avant elle : la fidèle image du *ravissement*. Nous nous laissons happer par les béatitudes, le désir ascendant explose en bouquets de jubilation, le foudroiement des joies subites frappe les acteurs de transes cataleptiques, enfin les interdits s'effondrent sous l'empire souverain du moi-plaisir.

L'une après l'autre les portes s'ouvrent mais ne se referment pas. Les espaces émerveillés parcourus au fil de cette croisière, dans le tangage et le roulis des spasmes ou des lévitations, communiquent entre eux. L'expression change, et la technique, mais non pas la substance. A travers les époques de cette peinture si ludiquement hantée, réapparaît l'image de Katchina la chienne, de la lignée sacrée des apsos du Thibet, que Tanning associe aux mouvements secrets de son cœur. Figure emblématique, tantôt naine ou géante, tantôt vive et scintillante comme une image éidétique, ou bien fondue et tapie au fond des brumes, son animalité obsédante semble incarner les tentations et les tourments de l'inconnaissable nature. Masse de poils argentés que vrillent les trois points noirs des yeux et de la truffe, Katchina porte l'étonnement des premiers alunissages. L'on peut voir en elle, aussi, la gardienne du temple de la Grande Noire, mère des Dioscures.

Le drap flottant de *Palaestra*, le beau drap bleu des pâmoisons et des songes éploie ses plis infinis et ses ondulations de mer agitée. Sur la place médiévale d'un *Tableau très heureux*, il soulève de ses tourbillons un frais bouquet de roses rouges; les *Chaises musicales* le montrent tombant du ciel sur le corps d'une charmante extasiée, dont la contracture dorsale trahit peut-être l'hystérie ; dans les *Anges gardiens*, il tapisse l'air et couvre les gradins où se déroule un terrifiant combat d'ailes. Manteau des hypostases sensuelles, le drap protéiforme peut être aussi bien la couche profane de la chambre d'amour que le voile sacré, le *zäimph*, talisman invincible que Salammbô convoite et que l'aveuglement de Mâtho lui procure. Equivoque tissu, chair, écume ou nuage, que Tanning tire avec elle et agite, comme le ferait une Loïe Fuller-méduse de ses courtes membraneuses, et qui inlassablement couvre et découvre les succulences et les effrois de ses intimes dilections ! Les torsions, les pliures, les vallonnements et les trémulations de ces draperies ambivalentes, Tanning met à les peindre tous les soins amoureux et la

science qu'appliquaient autrefois Jan Van Eyck et Roger Van der Weyden aux robes interminables dont ils revêtaient leurs madones adorées.

Silencieusement, sur la pointe de ses pieds nus, la belle sauvage de *Birthday*, craintive mais curieuse, s'est enfoncée dans le labyrinthe aux mille portes, irrésistiblement poussée par l'impatience de savoir. Ainsi la peinture de Tanning, par un enchaînement de transitions souvent indécélables, est passée de l'image fixe — perspective et tracé définis prolongeant l'illusion de la perception ordinaire — à un univers sans bornes ni support, théâtre des fusions et des fissions qui accompagnent les genèses. Cet au-delà de l'ultime seuil, où Tanning s'est aventurée, non sans vaillance, vers 1954, l'ont reportée aux commencements, tels que dans *Salammbô*, Schahabarim les remémore : « Avant les Dieux, les ténèbres étaient seules, et un souffle flottait, lourd et indistinct comme la conscience d'un homme dans un rêve. Il se contracta, créant le Désir et la Nue, et du Désir et de la Nue sortit la Matière primitive. »

Le hasard n'est pour rien dans ce rappel de *Salammbô*, que Tanning lut naguère avec amour et qui laissa sur son esprit une durable empreinte. Le passage de Flaubert d'un naturalisme strict aux rutilantes explorations d'un chimérique passé ; sa recherche, à travers la *Tentation de saint Antoine*, de tous les chemins que l'homme se fraye et pave d'intentions sublimes dans sa course vers l'absolu ; le besoin de communiquer qu'il éprouva jusqu'à la torture, ne sont pas différents de nature des exigences, des tourments et des accomplissements de Tanning, dont l'œuvre peut être légitimement apparentée à celle des grands poètes. La plongée dans l'Indéterminé, où Tanning se risqua non sans une conscience très sûre des moyens de son art, lui a permis de passer du discours au silence, puis de se retrouver, disponible et légère, à la source du chant.

En ces récentes années, le persistant essor de Tanning place son œuvre au cœur même de la géode dont

l'éclatement célèbre les noces de la matière et de la couleur. C'est ici que se mélangent les eaux douces avec les eaux amères, la rafale et la trombe, la flamme et la nuée, le jour et les ténèbres. De l'incessant brassage des énergies telluriques et célestes, de l'embrassement grandiose des limbes azurées ou vulcaniennes, renaissent d'hallucinantes parcelles de souvenirs humains, ombre de Katchina grandie par le nuage, ébauches de corps nacrés nageant dans le ressac, visages égarés des vierges saisies dans le déferlement des ondes. « Le génie, c'est la faculté d'opérer à l'aide d'objets imaginaires comme s'ils étaient réels et de les traiter comme tels. » Après Walpole et Flaubert, j'invoque ici Novalis, tant il est vrai que toute œuvre d'art qui mérite ce nom trouve son répondant dans la poésie la plus haute. Tanning ne l'a pas emporté sans lutte et tels de ses titres — *Désarroi, Cataclysmes, Ouragan* — disent les incertitudes et les conflits intérieurs qui, sans relâche, l'assaillent. Mais, nous le savons, la vérité est une guerre harassante, avec ses interludes de Fêtes, que Tanning célèbre *Eperdument*. Peut-être, malgré tout, est-ce la sérénité enfin conquise qui s'annonce dans la splendeur nocturne de la plus belle de ses compositions récentes : *Elles se détachent, majestueuses ?*

